

INTRODUCTION

Platon, philosophe grec, disciple de Socrate, vivant et enseignant à Athènes dans la première moitié du IV^e siècle avant notre ère, parle en deux de ses écrits, le *Kritias* et le *Timaios* (ce qu'on francise en *Critias* et *Timée*), présentés, comme la plupart de ses livres, sous forme de dialogues, d'un pays que nul avant lui n'avait mentionné, et inconnu dans la tradition grecque après lui - sinon de ceux qui l'ont connu et cité ⁱ -, l'"île Atlantique", que nous appelons l'*Atlantide*, et dont il a soin de préciser qu'il a disparu depuis des millénaires : l'*Atlantide* naît et meurt avec Platon.

On sait que ce couple de récits sur le mystérieux pays ainsi évoqué a été à l'origine d'une immense bibliographie. Mais précisons tout de suite qu'il y a deux façons d'aborder la question : l'une, que l'on peut considérer comme la manière naïve ou, comme on dit de nos jours, "au premier degré", l'autre, la manière "avec recul".

La première remplit en fait l'immense majorité de la dite énorme bibliographie atlantéenne. C'est qu'elle est, de loin, la plus séduisante : il s'agit de prendre le (double) récit de Platon au pied de la lettre, et de chercher quelque part sur terre l'*Atlantide*, soit qu'on la pense, conformément aux textes de Platon, disparue sous les eaux, et que l'on cherche alors sous quelle mer elle a pu se trouver, soit qu'on suppose, pour les besoins de la cause, la connaissance de sa localisation perdue par les Grecs, de sorte qu'il est loisible de l'identifier à telle terre géographiquement déterminée. Cela repose alors sur les fantasmes, les désirs, l'érudition des auteurs, et la recherche de l'*Atlantide* s'est promenée, essentiellement depuis la Renaissance, sur la quasi-totalité de la Terre, de l'Amérique à l'Afrique, de la Mer du Nord à l'Atlantique central en passant par la Manche, de l'Espagne à la mer Egée ⁱⁱ.

La seconde "lecture" des deux textes est de nature toute différente : elle consiste à considérer que Platon, philosophe, n'a parlé de l'*Atlantide* ni comme historien ni comme géographe, mais parce qu'il avait quelque chose à signifier, un "message" à transmettre, en relation avec l'ensemble de son discours philosophique, et, plus spécifiquement, avec ce qu'il entendit montrer en écrivant le *Timée* et le *Kritias*. Certes minoritaire, cette démarche a néanmoins, et naturellement, donné lieu aux travaux les plus importants, puisque ce sont ceux qui prennent en compte ce que l'auteur des textes voulait dire, alors que l'autre "lecture" isole les passages consacrés à l'*Atlantide* et les considère en eux-mêmes sans égard au contexte. En France, par exemple, les études de Pierre Vidal-Naquet (1981, 2005), de Luc Brisson (1970, 1974, 1995), de Jean-François Pradeau (1995), de Jean-François Mattéi (1996), ont cerné le sens à la fois philosophique et le sens politique, dans l'Athènes du IV^e siècle avant notre ère, du discours platonicien ⁱⁱⁱ. A leur instar, c'est en fait la quasi totalité des hellénistes qui partagent, avec des nuances sur la plus ou moins grande part d'imagination attribuée au philosophe, cette vision des choses, cette ligne interprétative ^{iv}, de sorte que l'on peut dire de l'*Atlantide* que son statut épistémologique est semblable à celui des astres : parmi nos contemporains, l'immense majorité de ceux qui croient à l'astrologie ignorent rigoureusement tout de l'astronomie, tandis qu'il n'est pour ainsi dire plus d'astronomes, depuis trois siècles, pour croire à l'astrologie... De la même façon, les "chercheurs d'*Atlantide*" sont en majorité, en quasi exclusivité, des personnes qui ignorent à peu près tout de l'œuvre platonicienne, et de la Grèce du IV^e siècle, tandis que les spécialistes de ces questions, philosophes et hellénistes, cherchent la signification de l'*Atlantide* dans l'œuvre de Platon, plutôt que sa place sur la planète.

La présente étude se rattache à cette seconde lecture : elle s'accorde avec les travaux des autres hellénistes pour considérer que c'est en relation avec l'ensemble du discours platonicien, et avec le contexte de la Grèce de la première moitié du IV^e siècle, qu'il faut chercher le sens du double récit sur l'Atlantide.

Elle part d'une constatation : les récits sur l'Atlantide sont un des nombreux cas où Platon a choisi, pour illustrer un propos, de raconter une "histoire", dont la véracité n'est pas dans la lettre mais dans l'esprit - ce sont, selon son propre vocabulaire, des "mythes" ^v.

Et elle en tire une leçon. Puisque ce sont des récits mythiques, cette étude entend traiter la question suivante : par quantité de leurs éléments, les deux récits atlantéens se rattachent à des thèmes (mythiques ou symboliques) qui appartiennent au fonds de la culture grecque. Il s'agit d'examiner ces éléments et de montrer cette appartenance du « corpus » atlantidien à ce qui n'est, en fait, que la mythologie grecque.

En d'autres termes, Platon, Grec de l'Antiquité, disposait, par définition, d'une culture grecque ancienne, et c'est dans la connaissance qu'il avait de sa propre culture, connaissance assurément immense, qu'il a puisé pour bâtir son double récit.

Certes, Platon se donne un masque, il ruse avec le sens : de même qu'il engloutit le continent qu'il a créé pour la circonstance de son discours, il prétend ^{vi} que la source du double récit n'est pas grecque, mais égyptienne : le célèbre homme politique, et poète, athénien Solon (lui-même, en fait, largement "mythifié" dès l'époque de Platon : il est d'un siècle et demi antérieur, et cela suffit amplement à une mythification) aurait séjourné en Egypte, au VI^e siècle, et des prêtres égyptiens lui auraient transmis le récit sur l'Atlantide. A son tour Solon l'aurait appris à un enfant, Kritias, et Socrate, le maître de Platon, l'aurait appris du petit-fils de ce Kritias au cours des dialogues qui forment le sujet même des deux écrits platoniciens.

L'auteur de ces lignes avoue avoir un moment cru Platon sur parole, et cherché, en conséquence, dans la tradition égyptienne les sources, les attestations, des recoupements au discours platonicien sur l'Atlantide (et même, antérieurement, en sa jeunesse, avoir cherché, comme tant d'autres, l'Atlantide quelque part au milieu de l'Atlantique...) : la démarche de comparatisme égyptien fut vaine. Aucun récit, aucun mythe égyptien connu n'offre de points de comparaison précis avec l'un et l'autre récits atlantéens : au plus, la préhistoire de "9000 ans" que Platon attribue à la mémoire des prêtres égyptiens au sujet de l'Atlantide faisait-elle penser à la chronologie égyptienne, qui manie effectivement les millénaires ^{vii}. C'est tout, et c'est maigre. On peut trouver, en divers points du globe, des mythes d'engloutissement d'une terre ; de fondation d'une cité ; d'un groupe de dix rois ; d'une guerre de conquête ; même de l'aménagement de canaux ou de construction d'un temple central : un peu partout, mais, justement, fort peu en Egypte ^{viii}.

Par contre, une évidence s'est progressivement dégagée : tous les éléments du double récit de Platon renvoient certes à un matériel connu par ailleurs, un matériel mythique, mais celui-ci est grec, purement et exclusivement grec. Tous les thèmes renvoient à du matériel, soit athénien, soit attesté ailleurs en Grèce ancienne - et, ce qui est remarquable, souvent connu par des sources largement postérieures à Platon (Pausanias, par exemple, contemporain d'Hadrien : six siècles après Platon) : ce qui prouve, non pas que ces sources ultérieures se sont inspirées de Platon (cela se verrait !), mais qu'elles existaient en fait, obscures, ignorées de la tradition littéraire, en certaines cités (on verra l'exemple, frappant, d'Orchomène de

Béotie) et que le grand philosophe en avait connaissance - par ses amis, ses condisciples, ses élèves... - dès les alentours des années 357-355 avant notre ère (date retenue par les commentateurs les plus récents pour la composition du *Timée* et du *Kritias*)^{ix}.

On soulignera un paradoxe de l'attitude platonicienne : comme Hérodote, comme Isocrate, Platon rejette nombre de récits de la mythologie grecque en tant que mythes (c'est d'ailleurs avec ces auteurs qu'apparaît le sens actuel de ce mot), et les tient pour des contes de bonnes femmes destinés à semer l'illusion^x. Pourtant, chacun de ces trois auteurs évoque ou raconte de nombreux mythes, et Platon, de manière surprenante eu égard à sa condamnation, termine presque chacun de ses dialogues par un mythe. De cette attitude, une remarquable analyse de l'helléniste suisse Jean Rudhardt (1966) rend compte de manière satisfaisante : il note qu'à la différence du langage courant, qui comprend, comme Ferdinand de Saussure l'a montré au début du XXe siècle, deux plans, celui du signifiant (en gros, les mots), et celui du signifié (les concepts qu'expriment les mots), la mythologie en contient trois : un nom mythique ou divin renvoie d'abord à un personnage, par exemple *Ôkéanos*, qui désigne en Grèce ancienne à la fois l'océan primordial et le "fleuve" qui entoure toute la terre habitée, renvoie en premier lieu à ce sens - c'est-à-dire qu'*Ôkéanos* est le signifiant, et « océan primordial et fleuve entourant la terre » est le signifié - ; puis, en un second degré, le personnage connote une idée, une représentation, une conception ; par exemple, la notion de fleuve primordial exprime à son tour, dans la pensée grecque, le caractère originel des eaux, l'aspect essentiellement fluctuant du monde (mis en relief par exemple dans la philosophie d'Héraclite) : dès lors, le signifié d'*Ôkéanos* devient signifiant, au second degré, d'une représentation essentielle de la pensée grecque. Ce résultat est généralisable : tout nom divin ou héroïque renvoie d'abord à un personnage, puis, secondairement, à une idée essentielle. Il y a donc trois plans, ceux, respectivement, de l'image acoustique, de la représentation mentale qu'elle évoque, et de la vérité fondamentale qu'à son tour le dieu ou le héros exprime. L'interprétation du paradoxe platonicien est alors la suivante : il y a rejet, par le philosophe, du signifiant premier (le récit mythique), corrélativement rejet du signifiant/signifié central (ce qu'évoque ce récit), et conservation du signifié fondamental, au troisième et plus profond niveau ; alors les mythes grecs classiques, ressentis comme anachroniques, sont rejetés, et pourtant le discours mythique est aussi nécessaire qu'auparavant : il suscite de nouveaux signifiants, pour des signifiés strictement platoniciens.

C'est donc à un tel exercice de création, véritablement en acte, qu'est conviée l'attention du lecteur. Pour qui sait la lire, la genèse des deux récits atlantéens se déroule par un transfert de données traditionnelles grecques, et par la prise en considération de problèmes spécifiques à un auteur du IVème siècle, aboutissant à la formation en deux étapes d'un mythe nouveau, aux facettes multiples - autant d'allusions, de clin d'œil à ses contemporains - et dont les grands axes sont les suivants :

La Grèce possédant, abondamment, le mythe de cités englouties, et celui d'un déluge universel, Platon les utilise pour exprimer le destin d'un pays qui n'est pas resté fidèle à son accord premier avec les dieux. La mythologie grecque parle aussi à de nombreuses reprises des pays légendaires d'Occident, situés au-delà du fleuve Ôkéanos qui entoure la terre habitée : Platon les connaît bien, il sait que c'est une région liée au géant Atlas qui a donné son nom à l'Atlantique et à son "île Atlantique", il multiplie les allusions aux mythes concernant ces pays - et une conséquence en est qu'il faudra examiner les rapports entre l'Atlantide et le pays des morts. Mais ces pays sont aussi sous la dépendance du maître des mers, Poséidon : et les rites poséidonniens, les dates de rituels, les pratiques agraires même, sont transposées comme autant de questions qui étaient parlantes pour un Athénien de

l'Antiquité. Trois guerres mythiques, pas moins, ont opposé des protégés d'Athènes - ce que sont les Athéniens préhistoriques dont parle Platon - et des protégés de Poséidon - et les Atlantes descendent de Poséidon. Déluges, pays légendaires, univers poséidonien, déterminent les trois premières, et plus grandes, parties de ce travail. C'est alors, une fois tout cela exploré, qu'il est possible d'étudier tout du long un élément du récit platonicien, la série des noms des dix premiers rois atlantes, et la multiplicité des allusions que Platon y adresse à ses lecteurs grecs.

Que ma gratitude aille aux hellénistes qui m'ont aidé, conseillé, ou alimenté de leurs travaux - Pierre Vidal-Naquet, Luc Brisson, Marcel Meulder, Jean-François Pradeau, Isabelle Colard, Suzanne Amigues. Bien entendu, les thèses ici soutenues n'engagent que moi.

Nous allons examiner ces questions point par point.

NOTES de l'INTRODUCTION

ⁱ Gsell, 1913, I, 328 : « L'Atlantide n'est mentionnée que par Platon et ceux qui l'ont lu ».

ⁱⁱ Sur l'histoire des localisations "naïves" de l'Atlantide, Imbelloni et Vivante, 1942 ; Thévenin, 1949, 112-125 ; Vidal-Naquet, 2005. Bibliographie complète (jusqu'à 1977) dans Ramage, 1978.

ⁱⁱⁱ Vidal-Naquet, 1981, 335-360 ; Brisson, 1970 ; 1974 ; Pradeau, 1997 ; Mattéi, 1996, 251-270. Cf. aussi Fredericks, 1978, 79-99 ; Meulder, 1993.

^{iv} Ainsi Montaigne, dans ses *Essais* (1580) (I, 31) ; Bartoli, 1779 ; Hillmann, 1781, I, 173-175 ; Tiedemann, 1786, 339 ; von Hoff, 1821, 177, et cf. 170 ; Lelewel, 1831, 23, 26, 126 ; Martin, 1841, I, 257-332 ; II, 332 ; Schwanitz, 1852, 19, 37 ; 1860, 4-10 ; 1973 ; Susemihl, 1857, 471-491 ; Volquardsen, 1871 ; Forster, 1873, 21-22, 25-26 ; Vivien de Saint-Martin, 1874, 97 ; Berger, 1887, II, 122-123 ; Kern, 1889 ; Zemmrich, 1891, 261 ; Zeller, 1892, II (3), 1, 358, 483, 486-487 ; II, 668 ; Jowett, 1892, 429-433, 519-520, 524-526 ; Sander, 1893, 15-16, 40 ; Couturat, 1896 ; Pfeiderer, 1896, 701-715 ; Rohde, 1900, 198-199, 211-213 ; Winternitz, 1901, 328 ; Gomperz, 1902, II, 478-480 (= 1969, 200-226 ; 1908, 631-636) ; Stewart, 1905, 466-449 ; Barker, 1907, 68 ; 1918, 269-270, 308-312 ; Kluge, 1909 ; Ritter, 1910, 15, 203, 268 ; 1923, 425-426, 860-867 ; Beuchat, 1913, 37 ; Gsell, 1913, 327-329 ; Wilamowitz-Moellendorff, 1919, 546, n. 1 et 586-592 ; Salin, 1921 ; Delatte, 1922 ; Rivaud, 1925, 27-32, 234-253 ; Taylor, 1926, 439-440 ; 1927, 460-462 ; 1928, 49-51 ; 1929, 103 ; Couissin, 1927 ; 1928 ; Friedländer, 1928, 231-234, 270-275 ; 1958, 314-322 ; Reinhardt, 1927, 131-144 ; Herter, 1928 ; 1943-1944 ; Schaerer, 1930 ; Frutiger, 1930, 192-196, 244-249 ; Ronconi, 1931, 315-316 ; Rohr, 1932 ; Heidel, 1933 ; Shorey, 1934, 49, n. 7 ; Bidez, 1934 ; Geffcken, 1934, « Anmerkungen », 121, n. 10 ; Robin, 1935, 203 ; Cornford, 1937, 18 ; 1957, 8 ; Thomas, 1938 ; Vincent, 1940 ; Hackforth, 1944 ; Thévenin, 1946, 112-125 ; Brumbaugh, 1948, 41 ; 1957, 49 ; 1977, 47 ; 1979, 131-134 ; 1989, 113-126 ; Thomson, 1948, 90-93 ; Gernet, 1948-1949 ; des Places, 1949, 166-168 ; Rosenmeyer, 1949 ; 1956 ; Koster, 1951 ; Diller, 1953 ; Weil, 1959, 18-22 ; Stewart et Levy, 1960, 408-410 ; 1964, 214-218 (= 1969, 383-386) ; 327-328 ; Cherniss, 1957 ; Gaiser, 1962 ; Kahn, 1963 ; Vidal-Naquet, 1964 (repris en 1981, 335-360) ; 1982 ; 1987 ; 2005 ; Lévêque et Vidal-Naquet, 1964, 134-138 ; Voegelin, 1966, 153, 177-183 ; Herter, 1966 ; 1969 ; 1978 ; 1981 ; Perry, 1967 ; Servier, 1967, 41-46 ; 1979, 17-22 ; Brisson, 1970 ; 1974 ; 1981, 270 ; 1992 (1995) ; Hirsch, 1971, 348-356 ; Lee, 1971, 153 ; Picart, 1971, 68 ; Brentjes, 1974 ; 1981 ; Ferguson, 1975 ; Kremer-Meretti, 1975 ; Trousson, 1975, 33-38 ; Gill, 1976 ; 1977 ; 1979 ; 1980 ; Giangrande, 1976-1977 ; Welliver, 1977, en particulier 39-45 ; Fabre, 1977, 241-245 ; Fredericks, 1978, 79-99 ; Bloch, 1980, 129 ; Nestke, 1980 ; Chanteur, 1980, 59 ; Dombrowski, 1981 ; Loraux, 1981 ; Janni, 1981 ; Dusanic, 1982 ; Pischel, 1982 ; Thesleff, 1982, 190 ; Vatin, 1983 ; Dutton, 1983, 81 ; David, 1984 ; Laplace, 1984 ; Posener, 1984, 36 ; Giovannini, 1985 ; Detienne, 1988 ; 1989, 168-186 ; Calame, 1990 a, 372-373 ; 1990 b, 22 ; Couloubaritsis, 1990, 92 ; Vilatte, 1991, 223 ; Silvestre, 1992 ; Droz, 1992, 177-185 ; Meulder, 1993 ; Bloedow, 1993 ; Naddaf, 1994 ; Lacroix, 1994, 55-57 ; Colart, 1994-1995 ; Mattéi, 1996, 270-281 ; Callataÿ, 1996, 21-32 ; Pradeau, 1997 ; Morgan, 1998 ; Moreau, 1999, 123 ; Lacarrière, 1981, 89 ; Duchêne, 2002. Cela fait tout de même du monde !

^v Sur la notion de "mythe" dans Platon, Stewart, 1905 ; Frutiger, 1930 ; Thomas, 1938 ; Schuhl, 1947 ; Rudhardt, 1966 ; Hirsch, 1971 ; Vatin, 1983, 443 ; Detienne, 1981, 154-189 ; Brisson, 1981 ; 1995, 10-11 ; Droz, 1992, 10-14 ; Mattéi, 1996.

^{vi} *Tim.*, 21 e - 26 a. C'est un thème attesté dès l'Antiquité que celui du "récit chausse-pied", ou à tiroir, dans lequel il est prétendu que ce qui va être raconté a été découvert dans un manuscrit miraculeusement retrouvé (comme le remarquait déjà Taylor, 1929, 103) : c'est ainsi ce qui était dit de l'*Ephéméride de la guerre de Troie*, prétendument rédigée par un Dictys de Crète contemporain des événements, et dont le manuscrit aurait été découvert lorsque un séisme ouvrit sa tombe, cf. Fry, 1998, 91 et 93 ; de même l'*Histoire Auguste* prétend avoir trouvé ses sources pour la *Vie d'Aurélien* (I, 7) et pour la *Vie de Tacite* (VIII, 1) dans la bibliothèque ulpienne, et un "Cornelius Nepos" prétend avoir découvert le texte, lui aussi "contemporain" des événements, de Darès le Phrygien, intitulé *Histoire de la destruction de Troie*, en furetant à Athènes (Fry, 1998, 243). La technique de Platon est identique, à cela près que ces textes à lui sont des *dialogues* : c'est par une

filiation orale que le récit atlante serait venu de l'Égypte jusqu'à Kritias. Tous, bien sûr (le prêtre égyptien, Solon, Kritias), étaient morts à l'époque où Platon écrit cela...

^{vii} Cf. p. ex. Drioton et Vandier, 1975, 11, 15-17.

^{viii} Le thème de la terre engloutie s'y trouve, dans le *Conte du Naufragé*, cf. Lalouette, 1987, II, 153-57. Mais l'île du Serpent de ce conte n'a aucun autre rapport avec l'Atlantide, hormis sa richesse en produits précieux. Il n'y a pas là de quoi voir une des sources de Platon ! malgré Griffith, 1983, 1985 (repris en 1991), Posener, 1984, et Colart, 1995. L'Égypte ancienne était sillonnée de canaux, mais ils étaient subordonnés à un formidable phénomène naturel, la crue du Nil : c'est elle que les mythes avaient charge d'expliquer. Hérodote, II, 103, attribue à un roi égyptien, Moïris, des conquêtes jusqu'à la Thrace et au pays des Scythes : mais c'est de l'interprétation grecque, non de la tradition égyptienne !

^{ix} Date retenue par les commentateurs les plus récents : cf. Dusanic, 1982, 49 ; Brisson, 1995, 332 ; Pradeau, 1997, 228.

^x Cf. Moreau, 1984 ; Manson, 2001.